

Campagne de guerre du Lieutenant Coumes Affecté au 5^{ème} GRDI, escadron moto

Au début de septembre 1939, bien que ma permission de convalescence ne soit pas terminée, je décide de rejoindre le 5^{ème} GRDI

Le récit de voyage ferroviaire réjouira le lecteur et montrera à quel degré d'inefficacité en est arrivé l'administration militaire et l'état-major. Il dure en effet plus de dix jours, soit pour parcourir huit cents kilomètres, une moyenne horaire légèrement supérieure à 27 kms. Un joli record !

Après une ultime nuit passée au mas du petit Frigolet, je prends donc le train au matin, en gare de Graveson, direction Lyon. En fait, j'ignore où se trouve mon unité. Personne à orange n'a pu me renseigner sur sa position. Je ne connais que son secteur postal 114. Le bruit court que l'escadron motocycliste a pris la direction de Saint-Etienne. Qu'importe ! En temps de guerre, les commissaires militaires de gars doivent être en mesure de situer la position des troupes. Celui de Lyon me renseignera.

J'opte pour un compartiment vide, afin de savourer le roman de Gabriel Chevallier « Clochemerle », dont on parle beaucoup. Si j'avais pu prévoir la durée du voyage, c'est une bibliothèque que j'aurais emportée.

Dans l'après midi, je débarque à Perrache. Lorsque tout de go, je cite le nom de mon groupe de reconnaissance au commissaire militaire, son œil étincelle, il barre ses lèvres minces d'un index jauni de nicotine et crache comme un chat en colère. Chut !! La France entière est atteinte d'espionite, depuis que l'on parle de cinquième colonne. Celui-ci présente une forme aigüe de cette maladie. Par ailleurs, ma requête n'est pas celle, apparemment, à laquelle on puisse répondre sans consulter les augures. Je suis invité à revenir demain matin. Je retiens une chambre dans un hôtel voisin et passe la soirée au cinéma.

Le lendemain, toujours en grand mystère, on me chuchote que je dois rallier Chaumont. Le premier train pour cette direction quitte Lyon en fin de soirée. Les trains militaires ayant priorité sur les civils, je n'arrive à Chaumont que le lendemain soir. Mon train a été stoppé d'interminables heures diurnes et nocturnes dans les gares de Dijon et de Langres. S'entourant des mêmes fumées que celui de Lyon, le commissaire militaire de Chaumont semble ignorer où gîte ma troupe. A tout hasard, il m'oriente sur Vitry-le-François. Je ne sais plus au bout de combien d'heures de trajet et d'arrêts j'atteins cette ville.

Le moral est bas. Impression de vivre une aventure complètement stupide. Maudit soit le zèle qui m'a poussé à écourter ma permission de convalescence. Alors que je pouvais vivre quelques jours encore, au soleil de Provence, entre les bras amoureux de T... , me voilà ballotté d'une gare à l'autre par des incompetents. Combien de temps me faudra-t-il pour retrouver mon groupe ? Ne suis-je pas un Bazaine nouvelle version ?

De plus, je n'ai plus fait un repas chaud depuis Lyon.

A Vitry-le-François, ma démarche se complique. Il n'y a pas de commissaire à la gare. Quelqu'un me conseille de m'adresser au général commandant la place, qui sévit à l'Hôtel de Ville.

Une vaste place carrée, dont un des côtés est occupé par un beau bâtiment chapeauté d'ardoise. C'est là que siège le général. Stupeur ! C'est un dinosaure rescapé de 14 – 18, drapé d'azur, en saucissonné de molletières assorties, une vaste accolade de poils roux sous le nez, couronné d'or comme un empereur romain. Pas mauvais bougre. Un genre de grand père hugolien et qui à l'air de savoir de quoi il parle. Le premier, en tous cas, à dire tout de go, après un regard dans ses papiers :

- « Vos gars sont à Vergaville ! »

Qu'es aco, L'homme de la gare ne sait pas où se trouve ce bled. Après de laborieuses recherches dans sa bible, il m'établit un itinéraire, sans pouvoir me garantir un horaire, toujours à cause de cette foutue priorité des convois militaires. Si je le comprends bien, au nombre de changement de convois qui m'attendent, j'en ai pour une semaine au moins d'arriver à Vergaville.

Mais, que suis-je venu faire dans cette galère, si j'osais, je ferais demi-tour si le temps du trajet ne devait absorber ce qui me reste de liberté.

Cette fois, je n'ai à ma disposition que des tortillards vides, musardant de stations en stations, stoppant en rase campagne. La solitude me pèse et la faim me tenaille ; Les menues provisions de mon sac à dos sont épuisées depuis longtemps. On roule maintenant vers l'Est. Les gares succèdent aux gares, les jours s'enchaînent aux nuits, auxquelles s'ajoutent d'autres journées mornes. Je stagne dans des salles d'attentes désertes, espérant des correspondances rarement ponctuelles. La tristesse et le découragement sont les compagnons muets de ce voyage sans fin.

Je ne sais même plus où je me trouve. Il me semble avoir lu les noms de Sainte-Menehould, Saint-Mihiel, mais mes connaissances géographiques n'ayant jamais été brillantes ...

Enfin, un matin tout verni de soleil, le train stoppe devant une minuscule gare, «étroite comme un domino, une pièce au rez de chaussée, une autre à l'étage. On dirait plutôt un poste d'aiguillage. Pourtant, c'est l'évidence, une plaque émaillée bleue à lettres blanches, au dessus de l'unique porte, proclame : Vergaville.

Je saute sur le quai, confie ma malle-cantine au lampiste et pars à pied sur la route boueuse qui escalade la colline. A perte de vue, des champs et des bois. Pas une maison. Où te caches-tu Vergaville de ma longue traque ?

Mais le vent a tourné. Voici dévaler vers moi un side car militaire, que je stoppe.

- « Oui, mon lieutenant, le 5^{ème} GRDI est cantonné à Dieuze. Je prends le courrier à la gare et je vous y transporte ».

Un quart d'heure plus tard, je retrouve martin, le lieutenant faisant fonction de capitaine, mes pairs Paillon, Maziol, Benoit. Martin m'annonce que j'ai le commandement du 2^{ème} peloton motocycliste.

Je raconte en déjeunant mon interminable odyssée. Je suis en route depuis onze jours.

- « Tu as de la chance d'arriver ce matin, dit Maziol, nous partons ce soir pour la frontière sarroise ».

- « Rien ne sers de courir, il faut partir à point, lui réponds-je, en m'exusant en pensée auprès de Jean de La Fontaine ».

La Drôle de Guerre :

L'automne est ensoleillé et doux. Sous mes yeux, le terrain s'infléchit en une immenses conque boisée, au fond de laquelle luisant les ardoises et les tuiles de Walsheim.

Je suis assis à même la terre et je déjeune d'un jambon de cochon de lait rôti. Aucune viande n'est aussi tendre, ni aussi savoureuse. Un tel festin est dû à la débrouillardise de Filoni, un de mes cavaliers corse, qui me voue une reconnaissance attentive, depuis que je lui ai accordé une permission, alors qu'il est puni de prison. L'après-midi, il me gâte d'un bol de chocolat au lait. J'ai l'impression de camper Depuis quelques jours, le GRDI a pris position en Sarre. Mon peloton est installé, à flanc de colline, dans un petit boyau peu profond. Les armes automatiques sont en batterie en direction des routes qui mènent à Walsheim, un pimpant village allemand, réputé pour sa brasserie. « Das bier der kenner », la bière des connaisseurs.

Nous attendons. L'ennemi est, paraît-il, quelque part en face, dans les bois qui dominent Walsheim. Il est invisible et silencieux. Les jours s'enfuient insouciant et paresseux. On s'ennuie. Pour nous distraire, nous faisons un après midi une incursion dans le no man's land qu'est le village. Nos pas résonnent dans les rues vides. Nous entrons dans les maisons, qui ont du être abandonnées précipitamment. Des mets moisissent sur les tables. Une paire de lunettes dort, renversée sur le journal que le grand père lisait devant le fourneau. Je cueille quelques trophées, un brassard à croix gammée, un fusil Mauser.

Nous visitons la brasserie et pour terminer, l'Aspirant Benoit joue pendant une heure à l'orgue de l'église. Quelle impression extraordinaire d'entendre les accords de la toccata en ré mineur de J.S Bach retentir dans le silence du village mort.

Tout est si calme autour de nous que nous n'arrivons pas à nous imaginer en guerre. Les coqs

chantent toujours dans Walsheim et les oiseaux gazouillent, impavides, dans les buissons.

Sur ces trompeuses apparences, les règles de sécurité sont peu à peu oubliées et transgressées. On nous voit un peu trop sur le flanc de notre paisible colline. Nous le réalisons quelques jours plus tard, en entendant arriver sur nous, avec un sifflement de gigantesques fusées, quelques obus de 77 mm. Ils ne manquent le but que de peu. L'artilleur allemand a voulu nous faire une farce.

Dans la nuit du 15 octobre, le calme des jours est pulvérisé par d'intenses tirs d'artillerie et le crépitement des mitrailleuses. L'allemand attaque sur la droite de ma position. Ça pète sans arrêt dans le bois de Klosterwald du côté de Pepenkum. Pour l'instant, nous restons auditeurs et spectateurs, mais tout le peloton est aux aguets.

Vers trois heures du matin, dans l'obscurité la plus complète, un guetteur m'amène un officier, qui se dit être le commandant de la troupe d'infanterie situé sur mon flanc gauche. Il vient établir la liaison et se renseigner sur l'évolution de l'attaque. Nous conversons un long moment, à voix basse, sans nous voir et lorsque je le retrouverai au jour, un peu plus tard, je lui révélerai que je tenais mon pistolet braqué en sa direction, pendant tout notre entretien nocturne, pour le cas où il aurait été un agent de cette 5^{ème} colonne, dont on parle beaucoup à la popote des officiers.

Avec l'aube renaît le calme et je reçois l'ordre d'abandonner la position et de me replier sur la frontière Française, à la lisière de la forêt d'Obergailbach.

Notre séjour en Sarre a duré un mois. A l'exception de l'escarmouche nocturne du 15 octobre, le secteur a fait la sieste au soleil d'arrière saison. Toutefois, nous sommes tous las de dormir à la belle étoile, de ne pouvoir ni nous laver, ni changer de linge. Je m'enhardis à le dire au Général Giraud, venu crotter ses bottes dans le bois où mon peloton est venu creuser de nouvelles positions.

La relève arrive enfin. Quelle volupté de prendre une douche, d'endosser une chemise propre et de se glisser dans un grand lit aux draps fleurant bon la lessive. Le temps de regrouper le GRDI et nous embarquons dans un train qui nous fait traverser tout le nord et nous débarque à Bergues, coquette bourgade à quelques kilomètres au Sud de Dunkerque.

C'est là que nous allons hiberner.

La troupe cantonne dans les fermes. Je loge dans une chambre de celle où s'est établi mon peloton. Un bistrot, en bordure de la route de dunkerque, dénommé le klap Hoeck, abrite notre poste de commandement. Martin est hébergé par le châtelain du coin. L'hôtel de la tête d'Or à Bergues est retenu pour sa bonne chère et nous y prenons tous nos repas.

Je perçois des motos sides neuves que je fais roder aussitôt, par petites sorties d'une centaine de kilomètres. Puis, arrive l'hiver et le GR se calfeutre dans ses cantonnements pendant quatre mois. La neige, la glace et le verglas sont d'excellents prétextes pour suspendre tout exercice, tout entraînement. Seules sont maintenues les revues d'entretien du matériel et des armes.

Qu'aurions-nous à craindre des Armées d'Hitler puisque nous lisons sur les affiches que : »Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts ! ». Martin s'est trouvé une amie accueillante à Dunkerque et Maziol a les faveurs d'une adorable rousse, fille du patron de l'hôtel du Commerce de Bergue. La drôle de guerre peut maintenant durer jusqu'au printemps.

Avril montre son nez d'aubépine. En cas d'attaque sur le territoire Français, nous devons traverser la Belgique, pénétrer en Hollande pour occuper et défendre l'île de Sud-Beveland.

Bientôt six mois que nous croupissons ici. Nous sommes fatigués des « chicons » de l'hôtel de la Tête d'Or et de la monotonie de ce plat pays. Ce serait bien de changer d'horizon.

Le rendez-vous avec Wilhelmine :

Un ronron continu d'avions me tire du sommeil. Il est très tôt encore. Le soleil n'est pas levé,

mais ce n'est plus la nuit. Quatre heures du matin, peut être. J'écoute. Une telle activité aérienne est anormale. Quel jour sommes-nous ? Le 10 mai 1940, je crois.

Toilette rapide et je sors voir ce qui se passe. Mes cavaliers sont également levés. Dans la cour de la ferme, ils regardent là haut des bombardiers dans le bleu profond du ciel sans nuages. L'air est tiède. La journée s'annonce chaude.

Soudain, dans un vacarme étourdissant, surgissent deux avions au ras des toits de la ferme. Le temps d'apercevoir les deux croix noires et blanches, sous les ailes :

- « Des chleus ! annonce Baquié, le Marchal des Logis chef, mon second ! »

Les vaches, dans la pâture voisine, galopent de panique. Peu après, arrive l'ordre d'alerte n° 3 : L'escadron doit être prêt à faire mouvement à 11 heures. Dès, huit heures, les treize motos side car de mon peloton sont chargées, les moteurs ont chauffé au ralenti. Les cavaliers sont équipés et bavardent :

- « Le Brigadier des cuisine m'a dit que nous partions pour la ligne Siegfried ! »

- « Ligne Siegfried ou ailleurs, vivement qu'on essaie nos nouvelles motos ! »

- « Qu'on aille n'importe où, mais qu'on bouge. J'n ai marre des filles de Bergues. J'aimerais voir une gretchen de près ... »

Au Clap Houck, règne une activité inaccoutumée. On entasse dossiers, documents et cartes dans des caisses. Le Sous Lieutenant paillon me souffle, la mine déconfite :

- « Tu te rends compte, je devais partir aujourd'hui en permission ! »

Soudain, c'est l'heure du départ. En route pour la Hollande. Mon peloton est en tête. Au lieu dit, la Croix Rouge, je dois retrouver le peloton d'automitrailleuses du Lieutenant Dumas et former une patrouille mixte. La frontière franco-belge est franchie avec cinq minutes d'avance sur l'horaire. Un belge m'offre un paquet de tabac. Nous roulons bon train. Gand, Dixmude sont traversées rapidement. Sur les trottoirs, au bord des routes, la population nous accueille chaleureusement :

- « Vive la France ! »

On a beau s'en défendre, cela vous fait une grosse boule d'orgueil et de joie dans la gorge, quand cela s'adresse à vous. En traversant Eeckloo, le long cri modulé et lugubre d'une sirène d'alarme. De mon side car, je vois des gens courir et se jeter au sol. Un miaulement qui s'enfle démesurément Explosion. Notre premier bombardement aérien.

Nous approchons d'Anvers. Ma carte Michelin indique que le passage de l'Escaut, à l'entrée de cette ville, se fait par bac. Elle est périmée. Il existe maintenant un passage souterrain. Il est dix sept heures lorsque ma moto s'y engage. Quatre voies, parois de faïence blanche, éclairage au sodium qui vous colle brutalement un aspect malsain. Interminable tunnel, soufflant un air glacial On sort de là, ébloui par le soleil, commotionné par la vue de l'immense foule qui grouille, hurle, gesticule. L'accueil des anversoises est indescriptible. On nous lance cigarettes, fleurs et gâteaux. Profitant d'un ralentissement de l'allure, deux jeunes filles, élégantes et jolies, se précipitent vers moi et m'embrassent

Voici qui est moins séduisant, les premiers dégâts causés par l'aviation allemande : Toitures crevées, vitres pulvérisées, débris sur la route. Je reçois l'ordre d'arrêt pour ravitailler en carburant. C'est en effet à Anvers que les citernes d'essence doivent nous rejoindre. Une longue heure s'écoule. Quelqu'un dit que la colonne de ravitaillement a été bombardée. Le jour commence à décliner. Sans appétit, je mange quelques sardines, dues à la prévoyance rapace de mon ordonnance Balagna. Il est vingt deux heures lorsque nous pouvons enfin repartir vers Bréda. Je m'endors dans mon side m'en remettant à mon pilote.

A l'aube du onze mai, je reprends conscience dans une forêt. Nous nous trouvons près de Brascatt, à une dizaine de kilomètres d'Anvers seulement. Avons-nous tourné en rond ? J'ai l'impression pourtant que nous avons roulé toute la nuit. Survient le Lieutenant Bay, qui prétend que tout le GR se trouve déjà à Bréda. C'est un comble, l'état major qui a dépassé les éléments de reconnaissance ! On repart

Ordre de m'établir en position défensive vers l'Est dans ce village de Meer avec le peloton d'automitrailleuses du sous Lieutenant Soula. A peine installés, vers quinze heures, Martin me demande de le rejoindre dans le village de Merle, où Maziol m'apprend que la défense de l'île de Sud Bevelend est abandonnée. Désormais, nous devons escorter le Général Mittelhauser jusqu'à La Haye, où il doit rencontrer la reine Wilhelmine. L'escorte sera composée de deux patrouilles mixtes automitrailleuses – motos, Soula et Maziol, Dumas et moi.

Maziol, avec sa grandiloquence d'avocat, pronostique :

- « Entrée triomphale à La Haye, mon cher ! »

Où devons nous retrouver ce Général Mittelhauser ? Mystère

Enfin, la frontière hollandaise est franchie et c'est bientôt Bréda, où l'accueil est plus réservé qu'à Anvers. Nous nous engageons sur l'itinéraire Merdijk, Rotterdam, La Haye. Il est bientôt dix huit heures. Le soleil est encore haut et ardent. Pas un nuage. Nous venons de traverser Zevenbergschenhoek, le dernier village avant Merdijk. Soudain, arrêt brutal devant un passage à niveau. Des militaires hollandais, aux curieux casques piriformes, détalent en tous sens. Pourquoi ? L'automitrailleuse de tête reflue vers moi. Dumas en sort et m'explique :

- « J'ai cru à un accident. Il y a là-bas un extraordinaire carambolage de voitures. J'ai mis pied à terre pour me rendre compte. Infranchissable. C'est apparemment, la barricade dressée par les parachutistes allemands ».

Pendant que nous décidons d'envoyer une patrouille à pied pour tâter l'obstacle, les stukas nous bombardent en piqué, avec ce hurlement de sirène très impressionnant. Je me rends compte que l'efficacité de ces bombardements est faible, par contre, quel impact sur le moral de la troupe.

Le groupe Barret, pris de panique, a disparu. Je pars à sa recherche. Les hommes sont terrés au fond d'un jardin, si commotionné que je suis obligé de les raisonner longuement avant de pouvoir les ramener au passage à niveau. Pendant ce temps, Baquié, Clerc et Philippi sont partis vers la barricade. Je perçois tout là-bas, l'arme à la bretelle, sur la route. Quelle belle cible, si l'ennemi les voit. Ils reviennent peu après, confirmant qu'elle est infranchissable.

Dans notre dos, Zevenbergschenhoek est en flammes, œuvre des stukas. Nous voilà coincés entre le feu et l'ennemi. Une estafette moto a été dépêchée vers Martin pour lui annoncer que nous sommes arrivés au contact. Je vais vérifier si elle a pu passer. Toutes les rues du village sont coupées. Si nous devons nous replier sur Bréda, ce sera à travers champs.

Le soleil décline, lorsque je reviens au passage à niveau. Une bombe de stuka tombe sur la maison voisine. Par reflexe, Dumas et moi, nous nous plaquons au sol. Seul, Baquié, très napoléonien, les bras croisés sur les pectoraux, ne bronche pas. Des gravats pleuvent autour de nous.

Ordre et contrordre de replis. Le temps passe. Enfin, arrive celui d'abandonner la position. Tandis que mon peloton se replie à travers les jardins du village, je reste seul pour détruire une de nos motos, endommagées par le bombardement.

Le village en feu est lugubre à la nuit tombante. Au moment où je me hâte vers Balagna, qui m'attend au fond d'un pré, moteur au ralenti, surviennent des militaires hollandais portant une échelle, un des leurs atteint d'une fracture à la jambe. Je fais arrimer le blessé sur le side car et nous démarrons. Martin, à trois cents mètres, joue les moulins à vents pour que je me hâte. Patience, nous sommes en train de franchir un fossé sur une porte de grange. Ce serait stupide de capoter. Enfin, voici la route.

Mon peloton est là au complet autour de Martin. Je ne m'attarde pas, mon blessé réclame d'être secouru d'urgence. Après m'avoir fixé rendez-vous à l'entrée de Bréda, Martin s'active à mettre en route une moto Ariel neuve, récupérée dans un magasin du village incendié. Balagna est chargé de la conduire. Je pars donc seul avec le blessé vers Bréda.

Ce retour prend une allure de cauchemar. Après l'agglomération de Teteringen, le beau pont suspendu que j'avais admiré à l'aller est détruit. Je perds beaucoup de temps à trouver un pont intact et à revenir sur l'axe de Bréda. Grâce à l'obligeance d'un médecin hollandais, qui se charge de téléphoner, une ambulance vient prendre en charge le blessé.

Je parviens à la nuit noire au point de rendez-vous fixé par Martin. Baquiè est là, avec tout le peloton, mais martin manque. J'expédie une estafette vers Merdijk, qui revient bredouille. Vers Bréda, elle n'est pas plus heureuse. Nous aurons passé cette campagne hollandaise à nous chercher les uns les autres et à s'attendre.

Je pars seul vers Bréda où tout est calme. Dans un fossé, en lisière de la ville, je découvre un peloton du 6^{ème} Cuirassiers endormi, sans aucun dispositif de sécurité. Cela me rassure un peu, c'est signe que l'ennemi est encore loin. Enfin, vers la mi- nuit, je reconnais le bruit de ma 1000 cm3 René Gillet, montée par Balagna avec Martin en passager.

Je fais replier mon peloton sur la ville. Toujours sans nouvelles du colonel, nous allons passer la nuit dans un jardin public. Demain, il sera temps d'aviser.

Adieu Wilehlmine, notre rendez-vous est annulé. J'espère que le général Mittelhauser aura eu souci de vous adresser ses excuses. Pour ma part, je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

Bréda :

Lorsque l'aube du 12 mai se lève, mon peloton somnole encore dans le jardin public, en plein centre de Bréda.

Je ne sais toujours rien de la situation. Où sont les pelotons de Maziol et de Dumas, Martin l'ignore. Aucune liaison avec notre Colonel d'Arodes n'a pu être établie. Nous n'en sommes plus à une incohérence près.

Eh bien, puisque tout est calme et que personne ne s'inquiète de ce que nous devenons, je vais me restaurer en ville. Il est très tôt, les boutiques ne sont pas ouvertes. Je sonne à la porte d'une maison cossue, dont le premier étage est occupé par un restaurant. Un homme très aimable, mais ... sans souliers, descend m'ouvrir. Il m'introduit dans une salle luxueuse, aux murs recouverts de boiseries sombres, meublée de fauteuils profonds. Il y flotte une odeur douceâtre, sucrée, celle du cigare hollandais. On me sert du thé au lait, une sorte de mortadelle et de merveilleux petits pains ronds, beurrés. On m'apporte des cigarettes et lorsque je veux payer, on me fait comprendre qu'il serait malséant d'accepter de l'argent d'un étranger qui est venu défendre votre pays.

Je m'arrache avec regret à ce havre délicieux et retourne en flânant vers le jardin public. La rue est plus animée maintenant, les gens ont l'air paisibles. Les couples vont à vélo en se donnant la main. Les femmes pédalent avec une impudeur charmante, exhibant de longues cuisses dorées. Attirées par l'uniforme étranger, deux femmes m'abordent. Nous bavardons. Ceux sont deux sœurs, l'une est mariée, l'autre fiancée Elles m'invitent dans leur maison pour me montrer les photographies de ces messieurs mobilisés. Appartement confortable. Je demande à écouter la radio pour avoir des nouvelles de France. Je n'ose refuser un second thé au lait, des biscuits, etc. Agréable intermède que j'écourte après mille mercis et grande confusion.

Enfin des nouvelles lorsque je rejoins Martin. Nous partons à huit heures retrouver le GR à Tilburg. Cette fois, je commande l'arrière garde.

Dès la sortie de Bréda, la progression hésite, ralentit, s'arrête une heure, repart pour s'arrêter

de nouveau. J'essai de savoir ce qui se passe en tête de notre colonne. En vain. Soudain refluent vers Bréda, des camionnettes du GR, notre médecin Régy dans sa voiture sanitaire, les trois automitrailleuses de Soula et, un peu plus tard, le peloton Maziol. Ce dernier m'invite par signe à le suivre.

Nous voici revenus à la sortie Nord de Bréda, au carrefour des routes d'Oosterhout et de Tilburg. Martin me fait établir un verrou de sécurité sur ces deux voies. Et l'attente recommence. Le peloton Soula et les cavaliers du peloton Maziol ont disparu. Nous ne les reverrons plus. Maziol, lui est resté avec nous. Pourquoi Martin ne l'envoie-t-il pas récupérer ses hommes et son matériel ? Dès maintenant, Martin ne dispose plus que de son peloton motocycliste et du peloton d'automitrailleuses de Dumas.

Vers midi, accablé par la chaleur, je pénètre dans l'église voisine. La vaste nef silencieuse est fraîche. C'est le dimanche de la pentecôte. Je m'agenouille au maître autel et rêve à mes parents, à ma sœur et à T. Quel calme et quelle paix. J'en oublie pendant un bon moment la guerre et notre précaire situation.

Dehors, la chaleur semble s'être encore alourdie. Je vais boire une bière dans le bistrot où Martin a établi son poste de commandement.

Un peloton d'automitrailleuses du 6^{ème} Cuirassiers se replie sur notre carrefour et j'ai la surprise de voir sortir de l'un des blindés, un camarade de la préparation militaire de Montpellier. Nous évoquons des souvenirs de ce temps, si lointain semble-t-il.

Je reviens me rafraîchir dans le bistrot. Un vacarme d'apocalypse projette tous ses occupants sous les tables, le billard et jusques dans l'escalier de la cave. Ce sont les stukas qui pilonnent notre carrefour.

- « Ca tombe comme à Gravelottes ! dirait notre Lieutenant F, très féru d'histoire napoléonienne ».

A la première accalmie, je cours vérifier s'il y a du dégât chez mes cavaliers. La route est recouverte de terre et de débris sur deux cents mètres, mais le peloton est au complet. Puis, gaillard, du peloton de Dumas, surgit on ne sait d'où, avec une plaie légère à la tempe et au cou. Il prétend que Vergnes, Dailles, Casanova, trois estafettes de Martin, ont été tués par les bombes.

Je me précipite vers les points d'impact. J'aperçois à côté de trois énormes cratères, d'où sort une eau jaune, une de nos motos, enfouie dans les déblais jusqu'aux moyeux. Non loin, sous un arbre, Dailles enterré jusqu'aux aisselles, vivant. Casanova est groggy, un peu plus loin. On exhume Dailles, intact. Casanova se met peu à peu de sa commotion. Où est Vergnes ? Là, indique Gaillard, en montrant un des vestes entonnoirs.

Quelle triste fin pour ce méridional de Vergnes, toujours si gai. Nous nous éloignons, recueillis et graves.

J'accepte avec réticence cette mort. Me souvenant qu'au passage à niveau de Merdjik, il a fallu du temps avant que les hommes, choqués par le souffle des bombes, réagissent, je reviens seul près des points de chute. J'appelle le disparu. J'ai eu raison d'espérer. Vergnes est recroquevillé sur lui-même, plaqué au sol, sous un kiosque à musique. Je le touche, je l'appelle. Pas de réaction. Pourtant, il n'est pas blessé, seulement choqué, commotionné et surtout paralysé par la peur. Je dois le secouer, le fustiger pour qu'enfin il reprenne conscience. Il faut avoir été témoin pour y croire.

En revenant vers Martin, je pense que j'ai eu beaucoup de chance d'avoir pu rapidement surmonter ma première panique. Baquiè, le maréchal des logis, m'a aidé, dont la philosophie simpliste affirme :

- « Si la bombe est pour toi, rien ne peut t'en protéger, quoi que tu fasses. Si elle n'est pas pour toi, tu ne risques rien. Donc, ne bouges pas ! »

Depuis, j'observe tomber les bombes. On distingue nettement lorsqu'ils les larguent de l'avion la fumée blanche qui s'échappe de la queue de la torpille. Très vite, on sait quand il y a danger.

L'après midi s'achève lorsqu'arrive l'ordre de replis dans Bréda, au-delà des ponts qui vont être détruits. Le décrochage s'opère rapidement.

Bréda, évacué depuis midi, est maintenant une ville morte. Je fais camoufler les motos sous les arbres de ce même jardin où nous avons passé la nuit dernière. Les fusils mitrailleurs sont installés derrière le canal. Un tour de garde est établi. Ceux qui ne sont pas en service s'endorment dans une tranchée aménagée par les hollandais contre les bombardements. J'y transporte un fauteuil d'osier, pris à la terrasse d'un café et sombre, terrassé par la fatigue. Il est vingt heures.

Vers minuit, une estafette envoyée par Martin m'éveille avec mission de reconnaître si deux ponts à l'intérieur de Bréda sont praticables aux blindés. J'emmène le fidèle Baquié et quelques autres insomniaques. C'est la plus extraordinaire patrouille que j'ai faite. La ville est dans une obscurité totale. Nos pas résonnent étrangement dans les rues désertes. De savoir toutes les maisons inhabitées, nous avons l'impression d'être les uniques survivants d'une planète abandonnée. Ne sommes nous pas comme les rescapés d'un cataclysme ? Ou bien des vacanciers sur une île déserte ? Des collégiens en goguette, hors du temps et du monde, en cette pure nuit de mai, Et oubliée la guerre ! En tout cas une promenade nocturne peu commune.

Près de la gare, dans le vaste sous sol d'un bâtiment, nous découvrons une cinquantaine de vieillards, assis sur des bancs, qui s'entretiennent à voix basse. Probablement, des gens qui n'ont pas eu le courage d'abandonner leur ville. Lorsque nous remontons à l'air libre, nos yeux sont lents à s'accoutumer à nouveau à l'opacité totale de la nuit.

Un interminable périple, à cause des erreurs de parcours, nous conduits jusqu'aux deux ponts, objectifs de la patrouille. Il faut maintenant rentrer. Soudain, nous nous immobilisons. Le tap, tap, tap, tap, tap, lourd, métallique et régulier des sabots d'un cheval sur les pavés. La lune vient de se lever. La silhouette de l'animal apparait à l'entrée de la rue où nous sommes, toujours immobiles. La bête vient vers nous, de son pas paisible et sonore, sans se douter de notre présence, encensant d'une bête pleine de rêves. D'où sort-il ? Il n'y a plus personne ici pour nous le dire. Lorsqu'il n'est plus qu'une dizaine de pas, je me précipite vers lui, criant, battant des mains et des pieds le plus bruyamment possible. Le cheval, pris de panique, fait demi tour et détale au grand galop, dans un crépitement d'étincelles. Longtemps après qu'il a disparu, le bruit de ses sabots résonne encore dans le silence des rues, des carrefours et des places.

Maintenant, la fatigue se fait pesante. Vit, retrouver notre trou et le sommeil réparateur. Sur une place, la tentation est forte d'emprunter une des autos en stationnement. Mais, sans clef A tout hasard, j'explore les boîtes à gants et met la main dans un infect enchevêtrement d'anguilles puantes. Sans doute, le véhicule d'un poissonnier. Obligation donc de rentrer à pied.

Au détour d'une rue, le cercle lumineux d'une lampe de poche, sur le sol, à cinquante pas devant nous, rend instantanément nos semelles silencieuses. Nous ne sommes donc pas seuls. Le bruit cristallin d'une vitre qui tombe et se brise. Des pilleurs de vitrine. A midi, la prison a ouvert ses portes aux prisonniers de droit commun. En voici deux échantillons, pris en flagrant délit. Ils ne comprennent pas manifestement la langue de notre sermon. Alors, sans nous être consultés, avec Baquié, nous adoptons un idiome plus aisé à déchiffrer. Nous tirons en l'air avec nos pistolets, donnant ainsi le départ d'un mille mètres que nos malfaiteurs couvrent dans un temps olympique. Jamais nous n'avons ri d'aussi bon cœur. Nous rions encore lorsque nous rendons compte à Martin de notre divertissement nocturne.

Ma montre indique trois heures du matin, ce 13 mai, lorsque Maziol me tire de mon engourdissement. Je suis long à saisir ce qu'il me veut. Je finis par comprendre que Martin lui a confié la mission d'emmener mon peloton sur de nouvelles positions et qu'il cherche à me refiler la corvée, sous le fallacieux prétexte qu'il ne connaît pas bien mes cavaliers. Il sait pourtant que je n'ai cessé d'être mis à contribution depuis le début des opérations, combien je suis fatigué. Mais Maziol n'est pas homme à faire du sentiment, ni à être serviable. C'est bon, j'ai compris. Va te recoucher Maziol, je pars accomplir ta mission.

Remaniement du dispositif, puis il faut établir la liaison avec le peloton Lannes. Clerc est volontaire. Je l'accepte avec réticence, car d'est une liaison lointaine, d'un itinéraire difficile, dangereuse aussi, l'ennemi ayant pu s'infiltrer au cours de la nuit. Je lui dessine un plan détaillé de la route à suivre, l'informe des périls possibles, lui recommande prudence et diligence.

Lorsqu'il disparaît dans la nuit, nonchalant et flegmatique, je suis inquiet pour lui. Extraordinaire Clerc, d'un calme toujours imperturbable, camouflant une intelligence subtile sous un masque impassible d'idiot de village. Après une heure d'attente angoissée, Clerc réapparaît, sans que nous ayons pu deviner son approche, fantôme né de l'obscurité. Il me raconte longuement sa mission et me dit combien mon croquis lui a été une aide précieuse.

La nuit se dilue dans la grisaille de l'aube. Les couleurs naissent peu à peu autour de moi. Je flâne dans les allées du jardin, humant avec tendresse les parfums d'herbe et d'eau, écoutant les oiseaux saluer la lumière par des minuscules pépiements. Passant devant un garage, je découvre une 6 CV Ford ouverte, les clefs au tableau de bord. Je la mets en route et la conduis par les allées du jardin jusqu'à Baquié, qui me félicite de cette nouvelle acquisition. Maziol n'a-t-il pas une Chevrolet et Martin un V8, provenant de la même source ? Comment interpréter un tel comportement ? Comme le signe d'une inconscience grave ? Ou bien la guerre abolit-elle tous les scrupules ?

Voici Daille, porteur de l'ordre suivant : « Former patrouille mixte avec Dumas. L'ennemi étant supposé derrière nous, les automitrailleuses marcheront en queue du convoi, les motos en tête. Replis immédiat sur Anvers ». Mon ordonnance Balagna devant ramener l'Ariel récupéré à Zevenbergschenhoek, je conduis la moto de tête, suivi des douze autres. Ceci est contraire au règlement. L'officier, chef de peloton motocycliste, ne doit jamais piloter, sa place est dans le side car, d'où il peut effectivement commander. Une entorse au règlement qui va se révéler salutaire, comme on va le voir.

L'allure est rapide dans la ville désertée. Pourvu que je ne commette pas d'erreur d'itinéraire. Non voici le faubourg Sud. J'augmente la vitesse. Peu avant Princenhagen, sitôt après le tournant, j'aperçois, à cinquante mètres, une mitrailleuse en batterie en plein milieu de la chaussée et une vingtaine de soldats allemands embusqués derrière les platanes des bas côtés, les Mausers braqués sur nous. Au millième de seconde, les réflexes jouent. Coup de frein, tête à queue en catastrophe. J'entends encore le hurlement des trois pneus dérapant sur le goudron. Tomber la vitesse de 4^{ème} en 1^{ère} et foncer, en sens inverse, zigzaguant à travers les arbres du bord de la route. Il faut plus de temps pour l'écrire que pour le vivre. Les douze cavaliers du peloton imitent ma manœuvre et nous nous retrouvons, essoufflés, abasourdis, miraculeusement indemnes, à l'abri du tournant.

J'ai du virer à quinze mètres à peine de la mitrailleuse. Les premières balles, je les ai entendu siffler au moment de notre gymkhana à travers les arbres. Beaucoup de side car portent des impacts de balle, pas une ne nous atteint. Trois ont traversé le dossier du siège de mon panier.

- « Ces schleus auraient manqué un éléphant dans un corridor, assure Baquié ! »

Je crois plutôt qu'ils ont eu aussi peur que nous. Les automitrailleuses de Dumas rejoignent, suivies de Martin. Je raconte notre extraordinaire aventure. Dumas part vers le carrefour pour tenter de faire sauter le verrou avec ses blindés. Peu après, les mitrailleuses lourdes de tourelle crachent rageusement, puis les canons antichars. Mais bientôt les trois engins refluent en vitesse. L'un à la

tourelle bloquée par un obus, pris de plein fouet. L'autre a une roue presque arrachée. Bien qu'intact, le troisième est maintenant insuffisant pour débloquer la situation.

Dumas nous apprend que des chars tiennent le carrefour. La route d'Anvers est coupée.

- « Détruisez motos et automitrailleuses, décide Martin. Nous allons essayer de rejoindre Anvers à pied. Pendant que les uns activent aux destructions de matériel, que les autres assurent la sécurité, en cas d'attaque du côté du carrefour. »

Mes cavaliers sont démoralisés lorsqu'ils comprennent que nous continuons à pied. Il y a soixante kilomètres de Bréda à Anvers, c'est-à-dire que nous avons peu de chance d'atteindre cette dernière ville. Je m'active aux destructions, je pose des barrages antichars avec nos mines de cavalerie, j'incendie les motos. Le sabotage des blindés est plus difficile. Leur réservoir est blindé et, d'ailleurs, inaccessible. Baquiè rend les tubes des canons inutilisables avec des pétards. Bientôt, notre beau matériel neuf est en flammes. Les munitions explosent en chapelet, les pneus fondent sous l'effet de la chaleur.

Des coups de feu sont tirés du premier étage d'une maison. Baquiè assure qu'ils proviennent de civile. Figuères est atteint de multiples blessures aux jambes. Le Brigadier Rigal lui fait un pansement sommaire. Il faut partir sans tarder. Martin part en tête, se guidant à la boussole. Le blessé est porté sur une échelle.

L'aviation allemande nous survole constamment, nous obligeant à de fréquents arrêts. Nous progressions, profitant du moindre abri, courbé le long des haies ou au fond des fossés, de buisson en bosquets, de bosquet en fermes. Sur notre droite, j'aperçois la route de Bréda à Anvers et sa chenille de camions et d'engins ennemis. Mes pieds sont douloureux et j'ai terriblement soif. Le blessé est de plus en plus lourd à porter. Baquié traîne avec lui un civil, soupçonné d'être l'auteur de la fusillade au moment de quitter Bréda, lequel est de moins en moins disposé à partager notre sort. J'entends le sous officier menacer son prisonnier à voix basse. Peu après avoir traversé la cour d'une ferme, Baquié remonte à ma hauteur, seul.

- « Ce c... là ne nous emmerdera plus, souffle-t-il ! »

Abominable guerre, qui abolit tout sentiment d'humanité, où la vie d'un homme se dévalorise si vite. Depuis combien de temps progressons-nous ? Une heure, deux ... ? L'après midi est bien entamé lorsque la traversée d'un ruisseau apporte une bienfaisante fraîcheur à mes pieds endoloris. J'ai peine à parler, tant ma langue est desséchée. Pour qu'on ne nous aperçoive pas de la route d'Anvers, nous traversons le chemin de Ginneken individuellement et par bonds.

Des coups de feu. Pourquoi n'avance-t-on plus ? Dépassant le blessé et un groupe de mes cavaliers, je gagne une ferme proche où mes camarades ont dû se réfugier. Effectivement, Baquié, Dumas sont tapis dans un fossé, où Grimaud, le menuisier, gît, livide et sans vie. Nous le retournons avec Baquié pour situer sa blessure. Nous n'en découvrons aucune. Nous nous regardons perplexes et c'est alors que surgissent de tous côtés, poussant des cris gutturaux, toute une troupe d'allemands. Tout va alors très vite. Nous sommes entourés, désarmés. Sans nous en douter, repérés et signalés par l'aviation, nous étions encerclés.

Quelle piètre image devons-nous donner de l'armée française, nous qui sommes sales, hirsutes, affamés, assoiffés et le visage ravagé par l'épuisement, à nos vainqueurs qui sont rasés de frais et dans des uniformes impeccables. Certains sont même parfumés. Ils nous offrent des cigarettes et nous conduisent à leur chef, un adolescent blond, athlétique, élégant dans son uniforme léger et bien coupé. Il est nonchalamment assis sur le capot d'un engin blindé léger et converse par radio avec son supérieur hiérarchique. Tout en parlant, il ordonne, pas signes, qu'on nous fouille. On subtilise mes cartes, on vide le magasin de mon appareil photographique.

Au bord d'une route, où règne un intense trafic : Motos, autos, blindés, chars, canon automoteurs. Quelle puissance ! Quelle organisation ! Ici, pas d'estafettes, toutes les liaisons se font en

clair, par radio permanentes entre l'aviation qui voit et renseigne et les troupes qui agissent. J'en reste sidéré. C'est une machine parfaitement huilée, pas de heurts, pas d'improvisation, pas de contrordre. Quelle leçon d'humilité ! Pauvres Badernes de notre état major, en retard d'une guerre, qui nous avez envoyés dans un guet-apens, inexpérimentés, désarmés, en nous faisant croire que nous étions les plus forts, pourquoi n'êtes vous pas ici pour être confondus !

Un interprète nous invite à prendre congé de nos cavaliers. Je m'avance vers eux, qui se mettent au garde à vous, les yeux embués par l'émotion, la gorge nouée et je serre la main à chacun d'eux. Je veux remercier Baquié, mais les paroles ne peuvent sortir.

On me fait grimper dans une torpédo. Martin est déjà à côté du conducteur. Je suis à l'arrière avec un Gelfreiter allemand, qui me dévisage avec curiosité. Maziol et Dumas suivent dans une deuxième voiture. Nous traversons à nouveau Bréda. Déjà, mes barrages de mines sont signalés et gardés. Sur la route de Tilburg, nous croisons de nombreux convois. On nous conduit jusqu'à Oisterwysk, dans un majestueux hôtel, transformé en état major. De nombreux officiers supérieurs aux cranes rasés, à monocles, circulent dans le hall, où un maître d'hôtel en smoking blanc offre des consommations. Nous devenons le point de convergence de tous les regards et nous ne sommes pas fiers dans nos tenues de motocyclistes salies, de nos barbes de plusieurs jours.

On nous fait assoir autour d'une table, sur la terrasse extérieure. Nous commandons des œufs au jambon. Collation, dont nous allons parler longtemps. Des années vont s'écouler, en effet, avant que nous puissions apprécier sa pareille.

Tandis que nous baignons dans la lumière orange du crépuscule et que la fatigue rend mes membres gourds, je fais le bilan de ma guerre. Elle n'aura duré que quatre jours, sans apercevoir un seul ennemi, expédié vers des missions modifiées à peine reçues, annulées sans explications, toujours en quête d'une liaison malaisée à établir, ravitaillé ni en munitions, ni en vivres, toujours coupés du reste du monde. Dérisoire armée française. Je maudis l'incapable état major, ignorant la logistique et le coupable gouvernement qui a laissé s'établir une telle décadence.

Me voilà prisonnier de guerre face à mon destin : Prisonnier de guerre. Quelle stupidité !

Tandis que je roule ces pensées moroses, les troupes d'Hitler déferlent sur Paris et le sort de la France est déjà joué. Heureusement, cela je l'ignore encore et c'est bien ainsi, sinon, comment pourrais-je trouver le sommeil, dont j'ai tant besoin. Peu après, je suis interrogé par un capitaine allemand, s'exprimant dans français parfait. Je décline mon identité, mais refuse de fournir d'autres renseignements sur le 5^{ème} GRDI. Avec un sourire ironique, mon interlocuteur cite le nom de notre colonel, ceux de la plupart de nos officiers et pour conclure, ajoute qu'au 10 mai nous nous trouvions cantonnés à Bergues. Décidemment, je vais de surprise en surprise aujourd'hui.

Je passe la nuit dans une usine des environs et le dernier mot de ce 13 mai 1940, c'est un officier allemand qui le prononce, en passant entre les corps des prisonniers de la journée, étendue à même le sol :

- « Armes Frankreich ! Pauvre France ! »